

Compte rendu

Ouvrage recensé :

CARRIER, André, DESPRÉS, Pierre, GUIOMAR, Marie-Germaine, LEGARÉ, Ginette, *Apologie de Socrate. Introduction à la philosophie*

par Richard Dufour

Laval théologique et philosophique, vol. 54, n° 2, 1998, p. 434-436.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/401169ar>

DOI: 10.7202/401169ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

vée. Il est recommandé dans ce cas de calculer l'incertitude comme s'il s'agissait de risques hypothétiques, ou bien, s'il est impossible d'éliminer l'incertitude, de choisir la stratégie dont la pire conséquence est la moins pire des pires conséquences de toutes les stratégies disponibles. De cette manière, la dissolution de la chaîne causale dans le temps ne constitue plus une limitation décisionnelle significative, et la flexibilité de planification qu'entraîne l'incertitude permet aux générations subséquentes de ne pas être esclaves des choix de leurs aînés et ancêtres.

Cependant, les êtres humains ordinaires ne sont pas des universalistes rationnels et Birnbacher est le premier à admettre que ce type de planificateur est idéal. L'anthropologie révèle que les humains ont une conscience du futur, mais qu'elle n'est pas innée et qu'elle n'est pas présente au même degré chez tous les individus, pour des raisons externes de détermination historique et économique, et des raisons internes de développement de la personnalité. De plus, l'action humaine est motivée par la possibilité d'influencer le futur, la ressemblance des personnes concernées et la proximité de ces personnes dans le temps. Ces limitations conditionnent évidemment la responsabilité humaine envers le futur, dans la mesure où il faut que le groupe d'identification de l'agent moral présente une certaine stabilité dans la durée et une taille ni trop grande, ni trop petite. Les normes de la pratique sont soumises à ces restrictions, prévenant ainsi d'avance des sacrifices inutiles au nom d'une obsession collective du futur. Le souci de l'autopréservation collective, la volonté de ne pas nuire à une existence humaine future, la vigilance et le principe de subsidiarité, combinés à une sensibilité, acquise par l'éducation, à la préservation et l'épanouissement de la vie et de la culture, veulent ainsi insérer les valeurs morales dans un *environnement* où l'intervention humaine sur la nature et dans le temps pourra être évaluée plus globalement.

On peut certainement se demander, au terme de cet ample ouvrage, comment son auteur parvient réellement à concilier son utilitarisme avec son déontologisme. Car il peut sembler que ces deux ordres de discours se superposent l'un sur l'autre plus qu'ils ne se rejoignent. En effet, si l'on perçoit bien, d'une part, l'importance d'une estimation prévisionnelle conséquentialiste de l'activité humaine actuelle, et d'autre part l'égale importance d'un devoir moral à l'égard du futur, il n'est pas très clair de voir de quelle façon au juste le second terme découle du premier ou s'y insère. Et au point de vue pratique paraît poindre un problème de conciliation et de coordination des intérêts souvent divergents de différentes communautés d'ordre semblable (par exemple les nations), ou de ceux de communautés différentes au sein d'un même ensemble (par exemple les communautés urbaines et rurales d'un même pays), problème sur lequel l'auteur reste discret. Néanmoins l'urgence même de la prise en compte du futur dans l'évaluation éthique de l'activité humaine et de son impact sur le vivant mérite plus que jamais d'être rappelée. Et l'effort de systématisation proposé dans ce livre de Dieter Birnbacher est certainement une étape majeure dans cette direction.

Étienne DAIGNAULT
Université de Montréal

André CARRIER, Pierre DESPRÉS, Marie-Germaine GUIOMAR et Ginette LEGARÉ, **Apologie de Socrate. Introduction à la philosophie**. Préface de Georges Leroux. Anjou, CEC (coll. « Philosophies vivantes »), 1995, 216 pages.

Afin de pouvoir apprécier la valeur de ce livre, il faut avant tout se rappeler ce qu'est la collection « Philosophies vivantes » : « La collection *Philosophies vivantes* s'adresse aux étudiants et étudiants des collèges québécois » (Présentation). Ainsi, ce livre ne vise pas un public de savants philosophes, mais d'étudiants d'âge collégial. Son sous-titre d'*Introduction à la philosophie* est donc très important, car le philosophe de carrière se retrouvera en terrain conquis. Cela explique aussi

qu'on ne doive pas s'attendre à y découvrir des trésors d'érudition, tels qu'une volumineuse introduction riche en analyses ou d'interminables notes explicatives. En vérité, rien de cela ne conviendrait au type de lecteur qu'on veut rejoindre. C'est pourquoi, d'ailleurs, la traduction de l'*Apologie* que les auteurs utilisent n'est pas de leur cru. Celle de R. Piettre convient parfaitement à leur projet (Paris, Librairie générale d'édition, coll. « Le livre de poche », 1992).

L'introduction qui précède l'*Apologie* est remarquable, non par sa nouveauté ou son érudition, mais par le souci qu'ont eu les auteurs de rendre le dialogue compréhensible. Tous les éléments contextuels qui entourent un procès du temps de Socrate sont expliqués de manière brève, claire et efficace. On y apprend notamment ce qu'est le tribunal populaire, les juges, la durée du procès, la jurisprudence, le vote secret, que le vote est sans discussion et la condamnation sans appel. La vie politique athénienne est également expliquée. L'étudiant comprendra alors les références que fait l'*Apologie* aux archontes, à l'agora, à l'ecclésiaste, etc. De cette façon, toutes les structures sociales, politiques et juridiques qui n'ont plus d'équivalent à notre époque, mais auxquelles l'*Apologie* fait abondamment allusion, prendront un sens concret.

Suit alors un bref portrait de Socrate et le texte de l'*Apologie*. Sa mise en page est très agréable et ne pêche pas par austérité. Du reste, l'ouvrage en son entier est abondamment illustré, présente des images en filigrane, des mots grecs translittérés, un vocabulaire explicatif en marge des paragraphes et des aide-mémoire pour chaque section. La présentation est harmonieuse et par-dessus tout soignée. Par exemple, les auteurs ont eu la brillante idée de munir d'une couleur contrastante la tranche des pages qui contiennent le dialogue. On peut ainsi se rendre directement au contenu de l'*Apologie*. Celui-ci est divisé en 73 paragraphes et chacun d'eux est accompagné d'un exercice, tel que reformuler l'idée principale, donner le thème, donner un titre ou la fonction du paragraphe, résumer l'argumentation et souligner les marqueurs de relation. Ces exercices ont pour but d'obliger l'étudiant à lire attentivement une œuvre qui se lit presque trop aisément. Bien qu'ils soient simples, ils remplissent efficacement leur fonction : faire méditer et analyser la plaidoirie de Socrate. Des explications et souvent des exemples de réponse sont fournis à la fin du volume, de sorte que l'étudiant peut évaluer la pertinence de ses propres solutions.

Viennent alors les enjeux du procès. D'une certaine manière, cette section constitue un second contexte du procès de Socrate et, à ce titre, peut-être serait-elle mieux à sa place avant la présentation du dialogue. Mais peu importe, la question reste ouverte, puisqu'on pourrait assurément alléguer qu'un étudiant n'aime pas d'ordinaire les introductions trop longues. Dans cette partie, les auteurs veulent montrer que Socrate incarne de façon dramatique le conflit jusque-là latent entre la philosophie et la religion. Pour ce faire, l'étudiant est convié à une rétrospective de l'histoire de la philosophie, dans laquelle apparaissent les présocratiques. L'importance de Socrate, selon eux, est qu'il démarque la philosophie face à la science et à la religion. Du temps des premiers présocratiques, la science et la religion font bon ménage, il n'y a aucun antagonisme à l'horizon. Cependant, petit à petit, des frictions s'installent entre la religion et la philosophie ; puis le conflit éclate plus ouvertement avec Xénocrate et Héraclite (p. 113). Socrate entre alors en ligne de compte et, de son vivant, il départage la philosophie et la science lorsqu'il est déçu par les théories d'Anaxagore. Ce sera finalement par sa mort que le clivage entre la philosophie et la religion s'établira définitivement, puisque Socrate, qui abandonne les théogonies et les cosmogonies à la faveur d'une enquête rationnelle, incarnera à partir de ce jour le parangon du philosophe.

Après les enjeux du procès, le modèle socratique est mis en relief. Les traits les plus importants y sont clairement expliqués : l'ignorance, la question de l'essence, la définition, l'universel, la quête de la sagesse, l'ironie, le dialogue et la maïeutique. On explique par la suite la rectitude mo-

rale que représente Socrate, par la conscience de son devoir, la volonté d'accomplir sa recherche au mépris de la mort, etc.

Une brève présentation de Platon constitue la dernière section du livre. On y retrouve sa vie, ses œuvres et sa philosophie. Cette dernière est résumée dans les points suivants : le dualisme, la réminiscence, l'allégorie de la caverne et sa philosophie politique. Les explications sont claires, mais excessivement brèves, car leur but n'est pas d'enseigner Platon en entier, mais plutôt de clore l'ouvrage en ouvrant une perspective plus large. Autrement dit, après Socrate qui représente les premiers balbutiements de la rationalité occidentale, Platon apparaît, qui fera les premiers pas dans cette rationalité. Le règne de la raison sera alors inauguré et durera sans véritable contestation durant 2 500 ans. Elle sera alors remise en question par Freud, Marx, Adorno, Heidegger, Habermas, Marcuse et bien d'autres. Depuis la Révolution française et la Deuxième Guerre mondiale, bref, après une démonstration magistrale de sa capacité de détruire, beaucoup de doutes ont été soulevés sur la capacité qu'a la raison de mener au bonheur.

Le reste du livre est constitué d'annexes, dont : une carte de la Grèce antique, un recueil de repères chronologiques, des suggestions de lecture et un glossaire.

En résumé, l'ouvrage est d'une présentation fort agréable, et l'exposition de la matière est très bonne. Toutes les informations qui s'y trouvent sont solides et ouvertement acceptées par le milieu philosophique. Aucune théorie farfelue ou controuvée n'a donc pris place dans cet ouvrage. L'ensemble de l'œuvre est marqué au sceau de la sobriété, tant dans la présentation générale du texte que dans le choix des théories qui sont exposées lors des commentaires entourant l'*Apologie*. Les lacunes ou les défauts que nous avons notés çà et là relèvent principalement de l'ordre qui est adopté dans l'exposition. Nous les avons laissés de côté pour la bonne raison qu'ils sont de peu d'importance, vu l'encadrement professoral que requiert le livre. Par exemple, est-il pertinent d'introduire les présocratiques en disant : « Comme le note Aristote en *Métaphysique* A 3, 983b7, 20 [...] » (p. 109) ? Dans une introduction à la philosophie, l'étudiant ne sait rien d'Aristote, de sa *Métaphysique*, et encore moins de la notation de Bekker. Le nom d'Aristote tombe là, soudainement, sans explications préalables. Mais cette critique n'en est pas vraiment une, car le professeur pourra expliquer en quelques mots ce qu'il en est. En définitive, ce livre rendra certainement service au milieu philosophique collégial.

Richard DUFOR
Université Laval, Québec

Cardinal Yves CONGAR, *Écrits réformateurs*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Textes en main », 3), 1995, 378 pages.

Les Éditions du Cerf lançaient récemment une nouvelle collection, « Textes en main », à l'intention des étudiants, des professeurs et du public désireux de comprendre en profondeur l'un ou l'autre des grands thèmes de la théologie. Le premier ouvrage de cette collection est consacré aux images, le second au débat trinitaire du IV^e siècle et le troisième à l'Église. Fait étonnant, ce troisième volume, contrairement aux deux premiers, n'accueille des textes que d'un seul auteur. C'est dire à quel point le P. Yves Congar a marqué l'ecclésiologie de son siècle.

Le titre, *Écrits réformateurs*, orientait déjà la sélection des textes. On songe tout de suite au beau livre de Congar, *Vraie et fausse réforme de l'Église*, paru en 1950. Il faut toutefois attendre la troisième partie des *Écrits réformateurs* avant de trouver le texte de la préface originale de cet ouvrage si marquant. Cela n'étonnera qu'à moitié ceux qui ont eu le bonheur de fréquenter l'œuvre de